

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

## 2

## LE VOYAGE.

Profitant de ces jours heureux de victoire et de paix, les missionnaires se multipliaient pour aller mettre partout l'ordre et l'abondance, dans le champ du Père de Famille.

Deux de ces ouvriers évangéliques étaient partis de Québec pour Tadoussac ; (\*)—l'un était destiné aux missions montagnaises de la côte du Nord ; l'autre devait, traversant le fleuve, aller reconstituer les missions de la Gaspésie.

Sans suivre jusqu'au bout ce dernier dans son voyage, accompagnons-le du moins jusqu'à cet endroit célèbre, qui s'appelait alors et qui s'appelle encore aujourd'hui *Les Nets Méchins*.

Ce mot de *Méchin* n'est que la corruption populaire du mot sauvage *Matsi* ou du nom français *Méchant* qui sont, du reste, la traduction l'un de l'autre.

Le Missionnaire, accompagné d'un voyageur canadien, s'était fait conduire à Kakouna, sur la rive sud,

---

(\*) On lit dans la Relation de 1668 : " Deux autres Pères descendent à Tadoussac, l'un pour y hiverner et cultiver cette Eglise qui s'est accrue de quarante Néophytes, et l'autre pour donner commencement à celle des Gaspésiens qui se réunissent pour la commodité que leur en donne la paix."

par les montagnais de Tadoussac. Là, il prit un canot maléchite qui devait le mener à Gaspé.

Des deux Maléchites qui guidaient l'embarcation, l'un était chrétien et l'autre infidèle.

Ce dernier n'ignorait pas les vérités essentielles du salut, il y croyait même; mais il n'avait point été baptisé et, comme bien des gens qui ne sont point sauvages et qui sont baptisés, il avait peur des obligations qu'impose le vrai christianisme. Il remettait le moment de sa conversion !

Pendant le voyage, le missionnaire perfectionnait l'éducation religieuse de ses compagnons. L'infidèle écoutait, avec autant d'attention que les autres, les instructions de l'apôtre. Jamais il ne s'absentait des exercices de piété que le Père ne manquait pas de faire soir et matin, à la lumière du feu de campement.

Mais quand le prêtre lui demandait de se rendre et d'accepter de bonne foi le baptême, il disait :—“ Pas tout de suite, un autre tantôt. ”

\* \* \*

On était en route depuis cinq jours d'un temps magnifique. Sur le soir du cinquième jour, le ciel, jusque-là serein, se rembrunit tout-à-coup et se

chargea de nuages : tout annonçait un de ces coups de vent d'été, aussi prompts à disparaître qu'à venir, mais qui n'en sont, pour cela même, que plus dangereux.

Les voyageurs venaient de parcourir, en serrant le rivage, ce qu'on appelle aujourd'hui le *Passage des Crapeaux*, à cause de la forme des rochers singuliers qui bordent la côte et qui semblent autant de batraciens rangés sur la rive, pour coasser à leur aise.

On atteignait en ce moment les Ilets Méchins, endroit délicieux, autrefois redouté des sauvages, et depuis aimé des pêcheurs, auxquels il sert de lieu favori d'étape.

Les Ilets sont deux petits rochers, situés à une très faible distance du rivage, dont ils sont séparés par un étroit chenal, assez profond pour servir de hâvre aux petites embarcations.

La plage en face forme une anse sablonneuse, d'où le terrain s'élève graduellement en amphithéâtre vers l'intérieur, jusqu'au sommet d'une montagne immédiatement voisine des bords du fleuve. Un faible ruisseau, descendant des hauteurs, apporte en ce lieu l'eau la plus pure et la plus fraîche qu'il soit possible de désirer.

Nos voyageurs s'arrêtèrent en cet endroit.

---

## 3

## LA CONSCIENCE.

Malgré l'aspect invitant du local, malgré l'approche de la nuit et la menace d'un coup de vent, le sauvage infidèle ne s'était arrêté là qu'avec la plus grande répugnance et à son corps défendant.

— Qu'a-t-il, demanda le missionnaire au sauvage chrétien, en mettant le pied sur le sable du rivage ?

— Il a peur d'Outikou !

Pauvre malheureux, se dit en lui-même le missionnaire, il craint ce Géant fantastique et n'a point peur de ce véritable Géant de l'abîme qui *rôde sans cesse* autour de lui *comme un lion rugissant cherchant qui dévorer !*

— Toi, reprit le Père, as-tu peur d'Outikou ?

— Oh ! non, Outikou ne mange pas les sauvages qui ont reçu le baptême et qui prient.

— Mais pourquoi a-t-il plus peur ici d'Outikou que partout ailleurs ?

— Outikou reste là, dans la montagne.

— Ah ! c'est donc ici sa demeure favorite ; c'est ici qu'il chasse de la voix, pour emporter dans les antres les sauvages qui l'ont entendu. Tu peux en effet te moquer d'Outikou, toi, car c'est en vain qu'il s'épuiserait à crier, je le défie bien de se faire entendre d'un sauvage baptisé.

\* \* \*

Tous les peuples ont conservé, des traditions premières du genre humain, le souvenir de cette lutte *gigantesque* qui eut lieu dans le ciel, au commencement du temps, et se continue sur la terre entre le bien et le mal.

On retrouve ces histoires de *Géants*, réminiscence de *Satan et de ses anges*, comme symbole typique du principe du mal, dans les récits populaires et les poésies premières de toutes les races de la grande famille des hommes.

Outikou, s'appuyant sur un pin rugueux violemment arraché, c'est le *Génie du mal* fait aux mœurs de la forêt. — Mauvais-Pasteur du noir troupeau des méchants, qui laisse errer ses malheureuses brebis dans les affreux sentiers de la perdition, et ne leur fait entendre sa voix terrible qu'au moment de la consommation du sacrifice.

\* \* \*

Le canot monté sur le rivage était renversé sur ses *pincés*. Des pièces pesantes de bois d'attériage chargeaient sa légère structure, pour la soustraire à l'action du vent.

L'éclat d'un bon feu projetait sur les eaux du fleuve et sur les îlots une lumière vive, qui marquait, avec un effet grandiose, sur les ombres profondes d'un ciel sans étoiles.

Le groupe des quatre personnages de ce tableau, assis sur le sable, se détachait en clair-obscur dans la pénombre de la montagne.

On causait, en prenant le sobre repas du soir, lorsque le vent, commençant à faire rage, éteignit le feu, dispersant en gerbes étincelantes les tisons ardents du brasier. Cet accident, en laissant nos voyageurs dans une complète obscurité, vint augmenter encore les terreurs du sauvage infidèle.

Il fallait cependant en prendre son parti : on fit la prière, puis chacun s'étendit sur le sable à l'abri du canot, mais fouetté cependant par l'orage et mouillé par les grosses gouttes de pluies qu'il portait dans son sein.

Le vent et la pluie ne furent pas de longue durée ; ils cessèrent bientôt pour laisser l'empire exclusif des airs à l'une de ces nuits sombres mais calmes d'été.

On dormait sur le rivage, comme on y dort à la suite d'une journée de fatigue, quand, tout-à-coup, un cri de terreur vint tirer subitement nos voyageurs de leur profond sommeil.

Au même instant, le sauvage rebelle à sa conscience se précipitait aux pieds du missionnaire, en criant de toutes ses forces : — “ Le baptême, Patlialche, le baptême ! ”

— Mais qu'as-tu donc, demanda le Père, avec inquiétude ?

— J'ai entendu le cri d'Outikou, et ce cri fait mourir ! . . . .

Je l'ai vu descendre de la montagne ; grand, grand comme les Chikchâks . . . .

J'ai vu le bâton qui lui sert de soutien, c'est un grand pin sec arraché de sa propre main . . . .

— Calme-toi, dit le Père rassuré ; car le malheureux infidèle étouffait.

— Il avait senti du sauvage non baptisé . . . . il est venu rôder autour du campement . . . . il se penchait vers moi pour me saisir ; mais j'avais placé ton crucifix sur ma poitrine . . . . En voyant cette image, il a poussé un nouveau cri qui semble encore m'ouvrir la tête ; . . . . puis, il s'est enfui vers la montagne, en laissant tomber son bâton à quelques pas d'ici !

Il écrasait sous ses pieds les sapins et faisait rouler les rochers sous ses pas en se sauvant.

Mais j'en mourrai, ajoutait le sauvage, en s'attachant avec frénésie à la soutane du missionnaire, et je ne veux pas mourir sans baptême !

— Ne crains rien, dit le Père, tu ne mourras pas sans être baptisé. Dieu ne le permettra point ; mais en ce moment, tu n'es pas disposé à recevoir ce sacrement auguste. Prions en attendant et repens-toi de la résistance que jusqu'ici tu as opposé aux efforts de la grâce.

\*  
\* \* \*

Quand le jour parut, le sauvage, un peu calmé mais encore sous l'effet de l'épouvantable vision de la nuit, entraîna plutôt qu'il ne conduisit le missionnaire à l'entrée du bois, où, montrant un pin sec étendu sur le sol, il lui dit :

— Vois-tu le bâton d'Outikou ?

— De ce bâton, dit l'homme de Dieu en souriant, nous allons, avant de quitter les Méchins, construire une Croix que nous élèverons dans ce lieu en signe de la rédemption du monde,—afin qu'Outikou ne revienne plus !

Le bâton du Géant, transformé en symbole de salut, s'éleva bientôt à la pointe de l'Anse des Méchins.

De ce moment, on n'a jamais revu le *Géant* aux Ilets.—Les Montagnais, qui le nomment *Atshen* (\*), disent qu'il s'est retiré dans les environs du lac Mistasini, dans le *grand-nord*, où sont les *Nashkapiouts* ou sauvages *qui ne prient point*.

(\*) Cette tradition du Géant mangeur d'hommes est commune à presque toutes les tribus sauvages, avec des variantes.—La relation de 1636 en parle comme " *d'une espèce de Loup-Garou* " et le nomme *Atshen*.

Le Révérend Père Durocher, Oblat de Marie Immaculée, qui a longtemps été missionnaire chez les sauvages, m'écrivait dernièrement : " Le géant fabuleux des sauvages est appelé par les algonquins *Uindiko*, par les Têtes de Boule *Uitiko*, par les montagnais " *Atshen*. Telle est la prononciation actuelle de ces mots. Elle " a pu varier, et de fait, *o* final se prononçait *ou* bref. "

C'est en souvenir de cette histoire, mais par suite d'une confusion de lieux, qu'on appelle aujourd'hui du nom d'*Anse à la Croix* une localité située à quelques lieues en haut des Nets Méchins.

---

## CONCLUSION.

Espérons qu'Outikou sera chassé de son dernier repaire.

Alors si, comme tout semble le présager, ces belles races primitives du Canada sont destinées à disparaître des rangs de la famille humaine, elles iront finir et se perdre dans le sein de Dieu.

Pauvres, mais heureuses nations !

J. C. TACHÉ.



## A MA SŒUR.

---

### REGRETS.

---

Ma sœur, te souvient-il de ces jours pleins de charmes  
Que nous passions, enfants, au foyer paternel ?  
Nos jeunes ans coulaient sans crainte et sans alarmes,  
Sous les rayons bénis du regard maternel.

Mais comme une onde bleue, au front pur et sans rides,  
Quand s'élève soudain l'aile des noirs autans,  
Nos yeux se sont voilés et nos âmes limpides  
Ont vu ternir, ma sœur, leurs miroirs éclatants.

Je ne goûterai plus, un seul instant, peut-être  
Ces intimes bonheurs, ces jours délicieux ;  
Je ne sourirai plus aux lieux qui m'ont vu naître :  
Celle qui nous aimait, notre mère est aux cieux !

Ah ! gardons dans nos cœurs, de sa sainte parole  
Le souvenir vivant et le gage éternel,  
Et quand viendra le soir de ce jour qui s'envole,  
Ses mains recueilleront notre souffle immortel !

Pourquoi faut-il, hélas ! dans cette vie amère,  
Compter nos jours passés par autant de douleurs ?  
Pourquoi le vent du ciel courbe-t-il vers la terre  
L'enfance au front candide et les tiges en fleurs ?

Au sentier de la vie où notre pied chancelle,  
Dieu sema pour nous deux plus d'ombre que de jour,  
Mais il mit dans nos cœurs une pure étincelle,  
Un saint rayon d'espoir qu'on appelle : l'amour.

A. A. BOUCHER.

# VOYAGE AUTOUR DE L'ILE D'ORLÉANS.

---

“ Nous irons sur l'eau,  
“ Nous y prom..... promener  
“ Nous irons jouer dans l'île.”

## I.

— “ Après tout, dit-il, le temps pourrait bien se remettre au beau. La lune est dans son *déclin*. . . . les grandes mers sont passées. . . . les nuages ont *le dos au vent*. . . . qui sait si le ciel ne va pas se percer sur le coup du midi? Enfin, faut espérer. . . . on aura peut-être une petite ondée au soleil couchant, mais tant mieux! ça ne ferait pas de mal si le temps *s'égouttait* un peu.”

Or donc, c'était par un matin de l'été de 185. . . . , veille de la fête de la Reine,—j'aurais dû le dire plus tôt peut-être. Je descendais la côte de la Basse-Ville, et, à dire le vrai, j'aurais pu tout aussi bien la remonter, à l'exemple de ce marin de mes connaissances, qui, *louvoyant* en sens contraire, fit à une de mes

questions la réponse que je viens de rapporter textuellement. La question, comme la réponse, était du reste parfaitement motivée, d'abord par une pluie battante qui, depuis deux jours, menaçait de tout submerger et de tout engloutir ; et en second lieu, par la vue d'une annonce pleine d'intérêt, affichée en gros caractères sur la porte de la Basse-Ville, et dont suit mot pour mot la teneur :

#### VOYAGE DE PLAISIR.

**L**E bateau à vapeur *Orléans* laissera le quai de La Place demain à une heure P. M. pour une excursion au bout de l'Île. Il y aura à bord musique et rafraîchissements.

PRIX DU PASSAGE :—7½ d.

Enfants—moitié prix.

De l'air, de l'eau, de la verdure, des rafraîchissements surtout ! c'est si rare dans une ville ! Aussi, mon parti fut-il bientôt pris ; et, me confiant pleinement aux prédictions météorologiques de mon ami,—vieux loup de mer, s'il en fut jamais—le lendemain même, à une heure moins le quart, je me trouvais en personne, et bien contre mes habitudes, sur le quai de La Place.

Dix minutes s'écoulaient... La vapeur siffle et bouillonne, et le noble bateau, tout pavoisé et orné comme pour les jours de fête, s'élance en se creusant un large sillon dans les eaux limpides de ce grand fleuve, dont le cours est indiqué en lettres majuscules sur les cartes géographiques, sous le nom de...

FLEUVE ST. LAURENT.

La Basse-Ville fuit derrière nous, avec ses quais

et ses vastes hangars encombrés, et la Haute-Ville s'élève au-dessus de nos têtes, avec sa citadelle, sa terrasse St. Louis, ses clochers, son Université, etc., etc.

Pascal qui avait contracté la bonne habitude, bien passée de mode aujourd'hui, de dire tant de choses en si peu de mots, Pascal a dit quelque part : " Les fleuves sont des chemins qui marchent, et mènent où l'on veut. "—A coup sûr, ce n'est pas à tous les fleuves qu'il peut être permis de s'approprier une semblable définition.

Et en effet, des fleuves,—j'entends des fleuves véritables et de bon aloi, larges comme la mer, profonds comme l'abîme, qui se frayent un passage de centaines de lieues à travers les terres, et qui, par conséquent, mènent où l'on veut :—eh bien ! des fleuves de cette catégorie, on ne les rencontre pas partout.

Franchement, sont-ils bien dignes d'une semblable appellation tous ces fleuves lilliputiens d'outre-mer, dont les eaux sales et bourbeuses, ni douces ni salées, ont été décorées de noms si pompeux et si sonores, et dont la vieille Europe, malgré tout, croit devoir se faire un légitime sujet d'orgueil ?

Aussi bien, l'océan, et avec beaucoup de raison, n'a pas l'air de prendre grand souci de tous ces filets d'eau si minces, si dignes de pitié, et que le gascon, avec autant d'à-propos que de bonne humeur, voulait mettre en bouteilles tout uniment. Pour comble de disgrâce, ajoutons que le plus souvent, bien longtemps même avant que d'arriver à la mer, ces fleuves,

malgré leur grand renom, vont se perdre et expirer tout prosaïquement dans le sable qu'ils mouillent à peine . . . .

Le St.-Laurent ! voilà notre fleuve à nous Canadiens.

Certes, la mer a grandement le droit de se rengorger, en recevant un tribut comme celui du St. Laurent ; aussi, ne dédaigne-t-elle nullement de se détourner de son chemin, et de venir à sa rencontre avec une grâce et une complaisance infinies.

Ce tribut d'hommages une fois payé à la Majesté du Roi des Fleuves, passons.

Encore quelques minutes, et nous sommes entre *les deux églises* : lieu périlleux s'il en fut jamais, et redouté bien justement de tous les marins, en général, et de ceux de l'Île d'Orléans en particulier. C'est qu'en cet endroit, les courants du chenal du nord, et ceux du chenal du sud venant à se rencontrer, il advient maintes fois que la mer qui pouvait être assez doucecreuse et paisible au départ, devient tout-à-coup très furieuse, surtout par les gros vents de nord-est.

.....

En ce temps-là donc, quand la vague, avec un redoublement de fureur, vient à se heurter avec encore plus de violence contre la chaloupe si frêle et si petite ; quand le mât ploie comme un roseau, et menace de se rompre en éclats ; quand les voiles toutes trempées d'eau et bien pesantes sont sur le point de se déchirer en lambeaux, sous les efforts de la brise ; quand le pilote, devenu plus attentif, a cessé toute conversation

avec ses voisins, et que, les deux mains appuyées sur la barre du gouvernail, il cherche à deviner avec son œil noir et perçant de quel côté il doit prendre ou éviter la lame, . . . alors, un silence absolu se fait dans l'embarcation. Les pipes se mettent de côté, personne ne bouge, personne ne parle, et l'on interrompt même l'histoire pourtant si palpitante d'intérêt et toujours si pleine d'actualité, d'un sorcier ou d'un loup-garou dont personne n'avait encore entendu parler. Et les femmes, accroupies au fond de la chaloupe, relèvent la tête, et l'une d'elles commence à réciter bien haut et bien dévotement le saint rosaire ou le *De profundis* pour les bonnes âmes des trépassés. Hélas ! il est si grand le nombre des malheureux qui ont vu sonner ici leur dernière heure. . . .

La prière finie, on recommence à causer, non pas sans éprouver quelques craintes encore, mais avec beaucoup plus d'assurance néanmoins, parcequ'on vient d'invoquer le nom de la vierge Marie, et d'implorer le secours de celle qui s'appelle ici, *entre les deux églises*, comme partout ailleurs, l'Etoile de la mer, *Stella maris*.

Et alors, un jeune apprenti pilote, revenu tout dernièrement d'Angleterre, fait, sans y être invité du tout, le récit éloquent de quelqu'une de ses nombreuses aventures nautiques ; là où lui et son maître, par exemple, ont bien failli périr, vû que filant sur les quatre voiles, par une grande brise de vent d'est, la chaloupe s'était à moitié engloutie ou avait chaviré

presque ; tellement que si, *lui, l'apprenti* n'avait pas été bien prompt à lâcher l'écoute de la misaine, c'en était fini d'eux à tout jamais. Surtout, il ne manque jamais d'élever bien haut les tempêtes et les vagues du golfe ou *d'en bas*, en comparaison desquelles,—on le devine bien,—la mer des deux Eglises n'est que fleurs et bagatelles.

Et ensuite, un des anciens vous fait part à son tour de ses souvenirs, et de ses impressions d'autrefois.

C'est lui qui sait vous raconter, (et avec quelle éloquence !) l'histoire d'un de ces naufrages nombreux et à jamais célèbres dans les fastes de l'Île. Ainsi, par exemple, c'est, par ordre de temps, le naufrage bien triste de ces Beaudoins de St.-François, qui périrent d'une manière si tragique, au retour d'une noce, qu'ils étaient allés célébrer bien joyeusement, pourtant, à la côte de Beaupré.

Cet événement eut lieu en l'an 1786 ; et il inspira, dans le temps, à une muse dont l'histoire, me semble-t-il, aurait dû conserver le nom, une complainte en quarante ou cinquante couplets, destinée à perpétuer le souvenir de cette lugubre histoire. L'air de cette complainte, strictement en mineure, se chante sur un ton plaintif et lamentable, comme il convient du reste, à toute bonne complainte.

Dans ces couplets, on ne reconnaîtra pas certainement la facture de nos grands poètes ; et comme le *Zac* de M. de Lamartine n'aura nullement à redouter, non plus, les dangers de la compétition, je ne me fais

aucun scrupule d'en passer quelques strophes au lecteur.

Peuple chrétien, écoutez la complainte  
 D'un honnête homm' qui vient de s'marier ;  
 Par un dimanch' la veille de ses nocés  
 A la grand' messe on l'a vu communier.  
 .....  
 Son frère aîné, arrivant à sa porte,  
 Le cœur lai crève, il se met à pleurer :  
 Ah ! mon cher frèr', je déplor' votre sort  
 Que le malheur vous soit pas comme à moi !  
 Voilà onze ans que je suis en ménage  
 Jamais la paix n'a pu régner chez moi.

La remontrance, comme on le voit, était forte ; de plus, elle venait d'un frère aîné ; pourtant le cadet (et avec beaucoup de raison, à mon avis) n'en tint aucun compte, et n'en persista pas moins dans sa résolution. On se rendit donc à la côte de Beaupré, le mariage et les nocés eurent lieu ; et voici quel fut le retour :

Sont rembarqués tous avec allégresse,  
 Quinz' se sont mis dans la chaloupe à Louis.  
 .....  
 Ce cher Louison, manièr' de complaisance,  
 Laiss' gouverner par un novicier.  
 En déboutant la pointe à Porte-Lance  
 S'étant mal pris, la chaloupe a viré.  
 .....  
 Joseph Paré, Giguère aussi bien d'autres,  
 Sont v'nus chercher tous ces pauvres noyés.  
 La table est mis' qu'on l'ôte en diligence,  
 Les draps seront pour les ensevelir.

Cette complainte a eu autrefois les honneurs d'une grande vogue ; on la chantait jusqu'à Montréal.

Enfin, parmi tous ces naufrages justement célèbres, qui pourrait donc jamais oublier cette épouvantable catastrophe de la goëlette *La St. Laurent*, qui se perdit en bas, corps et biens,—il y a déjà bien des années de cela !—engloutissant avec elle, plus de 20 pilotes de la seule paroisse de St. Jean. Jamais on n'a eu ni vent ni nouvelles de cette goëlette, jamais non plus on n'a retrouvé aucun des cadavres. Il est bien vrai que quelques navigateurs ont rapporté avoir vu des feux, des lumières courir sur l'eau, près du Bic, ou quelque part par là : on en a auguré bien pieusement que c'étaient quelques-unes des bonnes âmes de ces pauvres trépassés, qui réclamaient le secours de quelques prières. . . . . et leurs vœux ont toujours été bien fidèlement exaucés.

Pour en revenir à nous, la mer des deux Eglises se montra d'une douceur vraiment incomparable ; et un air de musique vint tout-à-coup, et fort à propos, me rappeler un des articles du programme, auquel je ne pensais guère plus : " Il y aura musique à bord. " Au caquet interminable de quelques passagers, je ne tardai pas à m'apercevoir que le programme n'avait pas menti non plus à l'article des rafraîchissements ; c'était le temps, ou jamais, me sembla-t-il, de pousser une reconnaissance, et de jeter un coup-d'œil sur les allures et les façons d'être de mes co-passagers.

Parmi la foule innombrable des enfants d'Adam qui n'avaient pas craint de confier leurs destinées au bateau à vapeur *Orléans*—et Dieu sait s'il y en avait

de ces enfants d'Adam qui avaient poussé le courage jusque là!—j'aperçus d'abord un *quidam*, Ecuyer, Avocat, Procureur de mes connaissances, vengeur des droits de la société en général, et de bien d'autres en particulier.

Debout sur le pont du bateau, notre homme était là, entouré d'un cercle de sept à huit individus. Il portait comme enseigne une cravate d'une blancheur éclatante, il frappait du pied, gesticulait de la main gauche, gesticulait de la main droite, gesticulait des deux mains à la fois : à tous ces signes infailibles, je compris, je devinai parfaitement, et *vos honneurs saurez, vos honneurs comprendrez* qu'il plaidait ! Et cela, avec une gravité à laquelle n'auraient pu rien ajouter ni la présence des juges, ni le rabat officiel, ni le regard imposant et redoutable de cet huissier, dont la besogne triste et ingrate au-delà de toute expression, consiste à crier du matin jusqu'au soir : “ Silence! Silence!! ” . . . ; et cela dans une cour de justice remplie d'avocats !

“ Le vase est imprégné, l'étoffe a pris son pli ”

me dis-je à moi-même. Effectivement, je me trouvais en présence d'un *avocat irrémédiable*.

Je pris mon carnet, et j'écrivis—Axiome: “ L'homme est partout ce qu'il est ; en vain l'homme cherche à se fuir lui-même, il se suit toujours, il s'accompagne partout. ”

Et en effet, un avocat va-t-il cesser d'être ce qu'il est, et de plaider, par cela seulement qu'il est à dix

lieues, à cent lieues d'une cour de Justice ou d'une prison, par cela seulement qu'il vogue sur le plus beau fleuve du monde, et qu'il a devant les yeux l'aspect des champs, de la verdure, d'une nature incomparable? Oh non! il faut que le malheureux porte son boulet, l'arrêt en est porté, et quelque part qu'il courre ou galope,

“ Le *dossier* monte en croupe et galope avec lui.”

Un peu plus loin, j'aperçois deux médecins se livrant à une conversation des plus récréatives. Il est question de tous les *beaux cas* qu'on a eu la bonne fortune de contempler et de savourer à longs traits durant la semaine écoulée; et d'avance, on fait le calcul de tous les *cas intéressants* qui, suivant toutes les chances probables, devront surgir presque infailliblement durant la semaine à venir.

Des écrasements, des fractures, des dislocations de toutes les espèces, et à tous les degrés de l'échelle chirurgicale, réduites ou à réduire; des amputations, des extirpations déjà faites ou à faire; des tumeurs, des difformités, considérablement embellies à grand renfort de noms grecs et latins; le tout assaisonné des détails les plus circonstanciés sur quelque mort subite ou autre, intéressante à plus d'un titre: voilà, en peu de mots, le catalogue des *beaux cas* dont ces dignes personnages voulaient bien se régaler.

Ici, à gauche, j'aperçois deux dames critiquant la robe de leur voisine; cette voisine trouve mille choses

à redire au chapeau d'une troisième; cette troisième n'aime pas du tout la mantille d'une quatrième; et cette quatrième ne voudrait certainement pas *se montrer devant le monde*, avec un parasol comme celui d'une cinquième; cette cinquième. . . . (le lecteur est prié de suppléer).

Toutes ces observations, malgré leur importance majeure, n'étaient pas de force, assurément, à arrêter la course du bateau, aussi filions-nous toujours à tire-d'ailes.

\* \* \*

Nous nous trouvions en ce moment un peu plus bas que les deux églises; et de ce point, le panorama qui s'offre aux regards est bien certainement un des plus pittoresques et des plus grandioses qui se puissent concevoir.

En arrière, Québec, avec ses batteries, sa fière citadelle qui semble un nid d'aigle perché au sommet d'un rocher, et avec ses maisons en amphithéâtre, dont les toits de ferblanc frappés par les rayons d'un soleil ardent, font réjaillir des gerbes de lumière.

Québec, du haut de ce promontoire, où il est fièrement assis, avec ses embrasures et ses centaines de canons, Québec paraît se complaire à élever sa tête orgueilleuse et sublime en face de ces montagnes

bleuâtres que l'on voit apparaître de tous côtés, puis s'éloigner, puis se rapprocher encore, et enfin disparaître, mais à regret toujours, et en élevant jusqu'au dernier instant, leurs cîmes au-dessus des autres montagnes, afin de jouir encore une fois au moins de cet incomparable chef-d'œuvre de la nature.

Avec cela, Québec est fier à juste titre, et semble n'avoir rien de mieux à faire que de contempler sa propre image dans les eaux du grand fleuve qui se déroule au bas, et dont les flots viennent baiser ses pieds avec amour et respect.

Au sud, la Pointe-Lévis, qui, né d'hier, relève déjà la tête orgueilleusement, et pousse la condescendance jusqu'à vouloir bien donner le nom par trop modeste de *rivale* à sa sœur aînée.

Au nord, les côtes de Charlesbourg et de Beauport, dont les maisons se déroulent en ligne onduleuse, comme un long ruban blanc sur un immense tapis de gazon.

En face, l'Île d'Orléans—sentinelle avancée, qui, orgueilleuse et jalouse de son noble privilège, fait tant, par ses tours et ses détours multipliés, qu'elle ne permet à l'œil avide de l'étranger d'embrasser ce grand spectacle de la nature, qu'au dernier moment seulement, et quand sa dernière pointe a été dépassée.

On compare souvent pour la beauté du site et des environs, Québec à Naples, à Constantinople, à Gibraltar. Et l'un dit : " Naples est plus beau que Québec ! " et l'autre : " Moi je préfère Québec à Naples ! " — comme si ces comparaisons et ces

préférences toutes gratuites pouvaient ajouter la moindre teinte au ciel bleu de la Méditerranée, comme si tout cela devait exhausser d'un millième de ligne seulement le vieux rocher de Québec !

Devant nous viennent de défilér de vastes chantiers et une forêt de mâts de navires. Cet endroit, connu depuis longtemps sous le nom d'Anse-des-Sauvages, a été pendant bien des années le rendez-vous favori de quelques familles errantes qui y venaient régulièrement passer l'époque de la belle saison. Aujourd'hui, plus de sauvages ! et les échos de cette belle plage ne sont troublés que par le choc monotone des madriers qu'on empile les uns sur les autres, ou par les chansons bachiques et les g...d.. des matelots anglais.—Evidemment, l'anse des sauvages s'est *civilisée*.

A notre gauche, se dessine le quai Bowen et la jolie villa de cet entreprenant compatriote, qui a tant fait déjà pour l'île d'Orléans. Ce quai se trouve justement situé à l'Anse du Fort, là où se réfugièrent les Hurons, en 1651, après la destruction de leurs bourgades par les Iroquois.

Hélas ! les temps sont bien changés !... Le frêle canot d'écorce ne repose plus sur la grève ; la cabane du sauvage, elle aussi, a disparu, et le sable du rivage, léger et mobile comme elle, n'en a conservé aucune trace. Le cri de guerre de l'Iroquois ne se fait plus entendre ; et ce féroce guerrier, civilisé comme nous aujourd'hui, jouit des douceurs de la

paix et de la tranquillité aux jolis villages de Caughnauouaga, de St. Régis et des deux-Montagnes.

Le Huron aussi a déposé le tomahawk, et ne calcule plus orgueilleusement le nombre des chevelures ennemies suspendues autour de sa cabane; et le charmant village de Lorette où résident les faibles restes de sa tribu, à trois lieues seulement de Québec, est bien assurément un des plus industriels de la Province. “ Quel désappointement pour mes compatriotes, disait, l'automne dernier, un touriste français, quand je leur dirai, qu'étant allé visiter les sauvages du Canada, une demoiselle huronne a bien voulu me chanter une jolie chanson française en s'accompagnant elle-même sur le piano ! ”

Seulement, quand Décembre ayant ramené les frimas et les neiges, permet à l'œil de mieux suivre dans la forêt les traces de l'orignal ou du caribou : ah ! alors, en dépit de tout, l'instinct du sauvage, le goût du chasseur se réveillent encore. Il faut partir, et, le fusil sur l'épaule, les raquettes aux pieds, il s'élançe au milieu de ces bois tant aimés de ses ancêtres, et dont les échos répétèrent si souvent les cris de chasse et les chants de guerre.

Au bout de l'île, le fleuve dévie un peu de sa course, et se dirige vers l'est; de sorte que l'Anse-du-Fort est à peu-près le premier point d'où les navires qui remontent le St. Laurent commencent à entrevoir les nombreux clochers de la ville. C'est vers ce point encore que se portent les regards

avidés du Québécois, lorsqu'au printemps, quand les neiges et les glaces ont disparu, il attend avec impatience la première voile dont l'arrivée signale la réouverture des transactions et du commerce.

Que de fois aussi les yeux de nos ancêtres ne se sont-ils pas fixés sur ce point du fleuve qu'ils sillonne à l'instant même notre bateau ! Mais alors, c'était la flotte ennemie qu'on attendait ; ou bien, ces navires de France, toujours en retard, toujours lents à venir, et qui apportaient enfin des vivres et des secours à cette poignée de nobles martyrs, décimée par les guerres, par la famine et par les maladies.

Ainsi c'était en 1629, par exemple. Une disette affreuse régnait à Québec, et les habitants de la ville couraient les bois, pour y cueillir des racines. Pourtant, encouragé par Champlain qui donnait l'exemple du dévouement et de la patience, on ne perdait pas encore tout espoir.

Le printemps se passe, l'été s'écoule ; et enfin, par un beau matin du mois de juillet, trois voiles font leur apparition au bout de l'Île. Quelle joie ! quel triomphe ! mais aussi, quel désappointement, quand, au lieu du drapeau blanc, on reconnaît le pavillon anglais qui flotte au haut des mâts !

Soixante un ans plus tard, dans l'été de 1690, une escadre doublait encore la pointe du bout de l'Île. Cette fois, c'étaient nos bien-aimés voisins, les habitants de la Nouvelle-Angleterre, qui, irrités de toutes les défaites que nous leur avions fait subir, prenaient sur

eux la tâche un peu difficile de châtier et de conquérir la Nouvelle-France. . A cet effet, ils avaient équipé trente-cinq bâtiments de guerre, et enrégimenté plusieurs milliers d'hommes ; mais c'était encore trop peu pour s'emparer d'un pays défendu par quelques centaines de braves comme ceux que nourrissait alors le sol de notre patrie !

En 1759, une nouvelle flotte, la plus considérable qui eût jusque là sillonné les eaux du St. Laurent, apparaissait encore au bout de l'Île d'Orléans. Cette dernière amenait Wolfe et ses soldats, qu'attendaient à Québec le Marquis de Vaudreuil, Montcalm et ses miliciens.

Et des mois s'écoulaient, et des années bien nombreuses se passaient. . . . assez nombreuses pour remplir le cadre d'un siècle entier ; et un soir de l'été de 1855, vers quatre heures de l'après-midi, les Québécois, pressés en foule sur la terrasse St. Louis, dirigeaient encore une fois des regards bien avides du côté de l'Île.

Tout-à-coup, une voile apparut, c'était une voile française ! . . . Elle fut saluée de vingt et un coups de canon . . . le drapeau tricolore fut arboré sur la citadelle de Québec . . . toute la population des campagnes, ivre de joie, accourut à la ville, pour saluer des marins qu'ils appelaient *nos gens* ! . . . Il y eut des bals publics, des fêtes brillantes ; le tout, en l'honneur de *nos alliés* . . . les Français !

Hélas ! que les temps sont changés !

---

## II.

Pendant que je me livrais à toutes ces réflexions, le bateau touchait au quai.

Il était alors, une heure et demie ; de sorte que ce fut après une demi-heure environ de la plus heureuse des navigations possibles que le débarquement eut lieu. Quel débarquement prosaïque ! Pas de vigie pour nous annoncer d'avance que nous allions toucher au terme de notre course ; pas une seule bouche, chargée de faire entendre à nos oreilles ce mot magique : “ Terre ! Terre ! ” mot trois fois béni qui caresse si délicieusement l'oreille de tout navigateur. Parmi cette foule de voyageurs qui encombraient le bateau, pas un seul individu n'eut l'air de se rappeler qu'il allait fouler le sol privilégié de l'Ile de Bacchus, de vénérable mémoire ; pas un, non plus, qui fit mine seulement de craindre l'apparition soudaine d'un de ces redoutables loups-garous ou feux-follets traditionnels, dont la patrie de ces fiers insulaires a été de temps immémorial, la terre de prédilection.

Au sortir du bateau, ma première visite fut pour les ruines de l'ancien fort des Hurons.

Ces ruines furent découvertes en 1856, par M. N. H. Bowen, à une petite distance seulement du quai. C'est un mur de cinq pieds d'épaisseur, recouvert, lorsqu'on fit les excavations, d'un pied de terre, où

poussaient à l'envi les unes des autres, les ronces et les jeunes érables.

Ainsi que je l'ai déjà mentionné en passant, ce fut en l'an 1651 qu'un assez fort parti de Hurons vint se réfugier à l'Anse du Fort ; ce parti était composé de cinq à six cents personnes environ.

Aidés de leurs missionnaires, ils se mirent à défricher la terre et à cultiver. Pendant la première année néanmoins, ils vécurent de la charité et des aumônes des Français, auxquels ils témoignèrent toujours la plus vive reconnaissance et l'attachement le plus sincère.

L'année 1652 fut encore pour ces infortunés une année de tristesse et de deuil. Six hommes de leur bourgade avec trois enfants se rendaient dans un grand canot à Tadoussac, où ils allaient vendre leur farine de blé-d'inde aux Montagnais. Une tempête les surprit dans le fleuve, et engloutit la frêle embarcation avec ses neuf passagers.

En 1653, il y eut une grande assemblée de Sauvages au bout de l'Île. Une des cinq nations iroquoises, celle des Onnontagnés,—se sentant d'humeur à faire la paix, envoya à cet effet une députation aux Hurons de l'Anse-du-Fort. Le Gouverneur, M. de Lauzon, assista officiellement à cette réunion. Il y eut de part et d'autre des discours et des promesses ; le traité fut scellé par l'échange de présents, et le tout se termina par des fêtes et des réjouissances.

Outre le fort dont je viens de parler, et outre

les wigwams hurons, le voyageur, à cette époque, aurait pu voir encore s'élançant du milieu des sapins et des érables qui recouvraient la plage, le clocher d'une petite chapelle construite avec les économies des Français, et avec des peines infinies, pour le service de ces pauvres sauvages.

Rien ne saurait égaler la piété toute primitive de ces fidèles chrétiens ainsi que la vivacité de leur foi. A diverses reprises durant le jour, la cloche faisait entendre ses joyeuses volées au milieu des airs, et conviait les fidèles à l'église. On y récitait des prières publiques ; puis, un chœur de jeunes Huronnes chantaient en leur langue, des cantiques composés par leurs dévoués missionnaires. " La beauté de leurs voix est rare par excellence, disent les Relations, elles chantent à ravir ! . . . C'est une sainte consolation qui n'a rien de la barbarie, que d'entendre les champs et les bois résonner si mélodieusement des louanges de Dieu, au milieu d'un pays qu'il n'y a pas longtemps qu'on appelait barbare. "

Les missionnaires avaient eu l'excellente idée d'établir parmi eux une Congrégation de la Ste. Vierge, dans laquelle n'étaient admis que ceux dont la conduite était tout-à-fait exemplaire, et exempte de tout reproche.

Or, un jour, il arriva que ces bons Hurons reçurent une charité de leurs bien-aimés confrères, Messieurs les congréganistes de Paris. Sur ce, une assemblée fut convoquée, et il fut décidé qu'on enverrait aux confrères d'outre-mer, en retour de leurs présents, un

collier de porcelaine noire, portant ces mots en porcelaine blanche : *Ave, Maria gratiâ plena.*

Ce présent était accompagné d'une lettre, écrite en leur nom, sur une écorce de bouleau.

Voici quelques passages de cette lettre si remarquable à tant d'égards.

“ Mes frères, nous vous honorons sans feintise. . . .  
 “ La mère de Jésus qui regarde les pauvres vous a  
 “ poussés à ne les pas mépriser; depuis plusieurs  
 “ années, vous nous avez envoyé de riches présents.  
 “ Nous nous sommes assemblés, et nous avons dit:  
 “ Qu'envoierons-nous à ces grands serviteurs de la  
 “ Vierge? Nous avons dit : Ils n'ont en rien besoin de  
 “ nous, car ils sont riches; mais ils aiment la mère de  
 “ Jésus, envoyons-leur un collier de notre porcelaine,  
 “ où est écrit le salut qu'un ange du ciel apporta à la  
 “ Vierge. Nous avons dit autant de chapelets, en  
 “ l'espace de deux lunes, qu'il y a de grains dans le  
 “ collier ” . . . .

Tel était donc le genre de vie, telle était la conduite des Hurons de l'Anse-du-Fort, lorsqu'un samedi matin, le 20<sup>e</sup> jour du mois de mai 1656, un parti de ces sauvages, après avoir assisté à la messe selon la coutume, et la plupart s'étant confessés, se répandit dans les champs pour ensemençer le blé d'inde. Tout-à-coup, un cri de guerre se fait entendre; mille cris féroces y répondent, et un gros d'Iroquois, caché en embuscade, se précipite hors du bois, et tombe sur les Hurons, le tomahawk à la main.

Partie fut massacrée sur place, partie emmenée en